

Poésie et perversité

Éros énergumène de Denis Roche, Gallimard, « Poésie », 198 p.

Bertrand Laverdure

Numéro 187, novembre–décembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laverdure, B. (2002). Poésie et perversité / *Éros énergumène* de Denis Roche, Gallimard, « Poésie », 198 p. *Spirale*, (187), 40–41.

POÉSIE ET PERVERSITÉ

ÉROS ÉNERGUMÈNE de Denis Roche
Gallimard, « Poésie », 198 p.

LA RÉÉDITION d'une œuvre dans la célèbre collection Poésie de Gallimard crée toujours un événement dans le monde de la poésie francophone. Consécration légitime de l'œuvre d'un poète ou jeux de coulisse habiles, peu importe les raisons qui prévalent, rien ne saurait mieux mettre en valeur le travail d'un poète contemporain que la réédition de ses textes dans cette collection prestigieuse. *Éros énergumène* est initialement paru au Seuil en 1968.

L'histoire littéraire, qui est habituellement avide de slogans et de citations, de phrases chocs et de martyrs de la plume, ne retient dans ses filets qui repêchent l'événementiel que les miettes qui lui conviennent. Rétrospectivement, on pourrait lui reprocher d'aller au plus pressé, de bousculer les sensibilités avec des dépêches de journaux jaunes magnifiées par la noblesse littéraire qui les irradie. D'ailleurs, quelques fortunes littéraires tournent autour de slogans qui ont marqué les échos d'une époque. « *Je serai Chateaubriand ou rien* » de Hugo, « *Le monde est fait pour finir dans un livre* » de Mallarmé, « *Je est un autre* » de Rimbaud, « *L'enfer c'est les autres* » de Sartre, « *Je pense donc je suis* » de Descartes : il y a des affiches toutes prêtes, des *teasers* littéraires pour à peu près tout public, qui ont pour but de donner un avant-goût de l'œuvre d'un auteur en privilégiant tout ce que les publicitaires ont pu retenir des grandes leçons des rhétoriciens et des surréalistes.

Denis Roche, en bon révolutionnaire patenté des lettres, s'est donc trouvé, lui aussi, un *teaser* à sa mesure : « *La poésie est inadmissible, d'ailleurs elle n'existe pas.* » Titre choc d'une des sections de son recueil *Le mécrit* qu'il publia en 1972 au Seuil et qu'il a d'ailleurs repris pour la réédition de ses œuvres poétiques complètes au Seuil en 1995. Il ne tronquera alors que la deuxième partie de son affirmation pour ne retenir que « *La poésie est inadmissible* ».

Roche a donc brandi ce slogan, comme un hochet cassé, aux yeux des lecteurs de poésie du début des années soixante-dix. Travail agressif de destruction de la matière poétique, de celle qui s'écoute, de celle qui se lit, et de celle qui s'apprécie pour ses qualités esthétiques (dans l'introduction de la version poche d'*Éros énergumène*, il fustige la poésie parlée, la poésie regardée). L'œuvre de Denis Roche relève d'une perversité érigée en système (ce qui est en soit une tautologie), d'un appel aux armes afin de prendre d'assaut la Bastille de la poésie conventionnelle (par ailleurs plutôt inoccupée au

moment de l'attaque... comme la Bastille de l'époque). D'une Bastille à l'autre, il s'agit toujours d'enfoncer des murs vides, de prouver par la bravade que les symboles sont maintenant caducs, désuets, fissurés, inopérants.

Repoussoir étudié

Roche nous interdit, de prime abord, de prendre plaisir à ce qu'il produit tout en laissant courir toute la panoplie des images grinçantes, galantes, ludiques et rythmiques habituellement convoquées pour satisfaire le lecteur cultivé. Ce n'est pas un lettriste qui a volontairement mis le lecteur hors circuit. Ses fines interventions textuelles nous révèlent tout l'amour qu'il a pour la littérature du XVIII^e siècle et celle du Grand Siècle. Il s'emploie à nous faire parvenir un signal littéraire brouillé fait d'élosion du temps, de montage de textes, de couplages linguistiques, de tmèses, de découpages sautillantes, de farces, d'ironies, de déplacements typographiques, de calligrammes, de sarcasmes, de devinettes et d'énigmes. Ligne à ligne, il s'efforce de briser la continuité sémantique; bref, sa poésie est méticuleusement parasitée. Notre plaisir paradoxal de lecteur vient en fait des moteurs rythmiques qu'il arrive à calibrer différemment, de poèmes en poèmes. Ses préoccupations rythmiques sont nettement marquées. Une des sections du recueil s'intitule d'ailleurs « *lambes de l'éloignement* ». Ce qu'il a refusé de sacrifier sur l'autel de ses convictions de jeune avant-garde, ce sont justement ces considérations rythmiques essentielles à la richesse du tissu poétique. Générateurs d'études rythmiques qui ne convolent jamais avec la grande mélodie du sens, les textes de Roche séduisent ainsi tout en rebutant, et c'est d'ailleurs ce qui est particulièrement troublant chez ce poète. Il réussit un travail impeccable de mise à mort de l'indifférence en nous agaçant au plus haut point ou en nous sidérant grâce aux réussites imprévues de ses montages littéraires. Spontanément, les mots « *fumisterie* » et « *parade symbolique au profit de la figure de l'auteur* » nous viennent à l'esprit. On pourrait aussi retenir de *Louve Basse*, son premier roman fort hybride, paru au Seuil en 1976, le dialogue enregistré entre lui, Sollers et l'auditoire d'un colloque à Cerisy-la-Salle. La défense impromptue et paternelle de Sollers lorsqu'un auditeur demande à Roche d'expliquer sa démarche est révélatrice. Il y a un fils extrémiste de Sollers dans le Roche de ses années *Tel Quel* (il fit partie du comité de la revue) à qui le maître aurait donné

en pâture toute la poésie moderne plutôt que sa figure même de père de la modernité. Roche, un assassin symbolique détourné? Ordonnance de sape (lire en cela l'appui frénétique et exalté de Sollers en préface de son livre *Le mécrit*), programme de déstabilisation qui n'a engendré que peu de soulèvement (les révolutions littéraires se déroulent en vase clos et ne brisent que quelques ménages), la poésie a pourtant survécu et même prospéré et n'a, paradoxalement, jamais été plus présente dans l'histoire qu'à ce jour (lectures, festivals de toutes sortes, réunions, colloques, publications diverses).

À l'époque, il s'agissait d'éveiller les consciences, de répandre la bonne nouvelle. Il fallait enfin mettre un frein à cette franche rigolade de la métaphore, proférer haut et fort que la « *poésie n'existe pas* », que ce sont nos fantasmes littéraires bourgeois qui l'ont fait naître, qui lui insufflent encore *in extremis* cette triste existence et que si cette chose archaïque, surannée, fâcheusement réactionnaire vivait encore, ce serait tout simplement inadmissible. La poésie est inadmissible, certes, pour ne pas dire, comme Roche, dangereuse et catastrophique.

Pervers habile et Éros énergumène

Daniel Sibony a écrit au sujet de la perversion qu'elle était « *un pas de plus au-delà de la phobie, un pas qui transforme l'objet phobique en drogue, fétiche, montage pervers au sens large [...] dispositif pour faire implorer l'un et l'autre dans l'acte autofondateur d'une Loi ressaissie* » (*Perversions; dialogues sur des folies actuelles*, Seuil, « *Points essais* », 2000). Il ajoute : « *Cela va loin : poser qu'on sait manœuvrer l'Autre, c'est poser qu'il n'existe plus comme autre, et cela éclaire déjà le programme des montages pervers : la destruction de l'Autre comme tel.* » Vouloir détruire la poésie telle qu'elle était, c'était de prime abord avoir peur pour sa propre postérité. Quoi de mieux alors qu'élever un totem à ses phobies profondes en lançant un programme de destruction systématique de ce qui a été fait en poésie? Tailler, compresser, écraser, brûler, piquer et infester le totem de nos phobies devenues causes révolutionnaires, prétextes à détournement littéraire courageux!

Dans *Éros énergumène*, on suit un parcours éclectique qui nous fait visiter une partie de l'atelier d'écrivain de Roche. Insertions de lettres reçues, scènes du quotidien détournées, éventail large des effets amoureux et érotiques ressoudés en collages hybrides et sans références

immédiates : Roche joue le jeu de cet Éros énergumène du titre, de cet Éros possédé du démon ou influencé (*energein*), saisi aveuglément par l'Autre. Il nous offre ses beaux objets pervers. En douze parties de longueur inégale, on assiste au théâtre d'Éros, à ses manifestations incongrues, libératrices, grouillantes d'ironie. Au gré des parties du recueil, la forme migre, jamais systématiquement, mais par glissement, affaissement ou déplacements rythmiques. Il y a certes une section qui explore l'avenue des calligrammes, « Mémoires méconnaissables », mais sans s'y attarder, la mollesse des essais proposant plutôt une ambiguïté travaillée, des explorations de mise en page. Nous sommes conviés, aussi, à résoudre certaines énigmes ; la section intitulée « Positions respectives des deux amants pour février 1964 » est d'ailleurs sous-titrée « Énigmes », intéressante partie où affleure un intérêt pour les

d'ailleurs traduit récemment la série des *Cantos* dans la collection Quarto de Gallimard. La poésie de Roche fonctionne un peu à la manière de celle de cet auteur américain adepte de la polémique et attiré par l'Italie. Il s'agit de parvenir au particulier, au poème, en songeant constamment à faire référence à ce qui le dépasse, l'englobe, le réduit au rang d'élément dépendant de l'histoire des langues et de la littérature. Travail de sape qui implique un travail d'archéologie des littératures. Dans *Éros énergumène*, pourtant, Roche n'évoque pas d'autres langues, contrairement au *Mécri* où il fait intervenir des inscriptions étrusques. L'auteur explore la langue française et l'histoire de la littérature française et ne publie qu'en traduction les auteurs anglophones ou d'autres langues qu'il parsème ici et là au détour de ses parties sous forme de citations, d'épigraphes ou de segments introduits dans ses textes.

entendre, par leurs titres, que « l'aise générale », les « idées claires » et les « trois de l'escarpolette » sont de mauvaises couleurs, des outils du Beau à proscrire de notre palette d'écrivain. Roche suit ce programme avec l'aplomb de ceux qui se sont donnés corps et âmes à une vision d'avant-garde de la littérature.

L'auteur d'*Éros énergumène*, qui a toujours fait de la photographie tout en écrivant et qui vient tout juste de publier un autre album de clichés, a créé au Seuil, en 1974, une collection de littérature contemporaine, Fiction & cie, qu'il dirige encore. Fabuleux directeur littéraire, il nous a montré depuis qu'il aimait les écrivains à la langue classique et touffue, étonnante quoique fort assimilable.

Publié entre *Les idées centésimales de Miss Élanize* et *Le mécri*, *Éros énergumène* tient lieu d'intersection littéraire entre la force du slogan



Rendez-vous au quai du silence de Jean Cédras, 2002

Jean Cédras

poèmes courts. Le poète (accepterait-il le titre?) privilégie plutôt les poèmes de douze à seize lignes, répétant plus ou moins en cela, tout en la brisant par d'autres moyens, la convention de longueur du sonnet.

Denis Roche, un second Roussel? À première vue, on a plutôt l'impression d'une série d'allusions mystérieuses retraçant les étapes d'une relation entre amants. Il y a parfois un aspect de feuilleton ambigu dans les courtes suites poétiques de Roche et une forte propension pour la codification littéraire. On y détruit avec jouissance ce qui a été fait en compressant les données, mais sans donner le logiciel pour redéployer clairement les références utilisées ou les citations intercalées. On ne se surprendra pas alors de l'intérêt que Roche a toujours eu pour Pound, dont il a

Le titre de la section « La bibliothèque du congrès » nous renvoie à ce type de préoccupation. Par ailleurs, les poèmes de cette partie ne font jamais directement référence à cette bibliothèque mais suggère plutôt une espèce d'exploration des arcanes du savoir écrit, de la langue. Citons par exemple ce poème : « *L'avisement strictement localisé (je / reviens sur le s, parce que je le tiens dans / Mon image aussi bien que le gros cœur clinquant / Sur le billot. Hein Jérusalem!) constituant / L'élément essentiel de l'activité de ma langue; / Mieux que vous n'avez dévoilé nos faiblesses, / Monter et se prosterner dans l'impétuosité, le / Fanion "Miséricorde" pourrait de bleu comme l' [...].* »

Certains poèmes, dans la partie intitulée « Lectrice, tu frémis d'étonnement!... » laissent

véhiculé dans *Le mécri* et la grande homogénéité formelle du recueil précédent. Denis Roche est un auteur difficile et audacieux, moins déstabilisant que Guyotat, Maurice Roche ou Roger Des Roches, mais enragé à sa manière. Il s'est fait le héraut d'une certaine pensée catastrophique au sujet de la poésie, mais s'est retrouvé pris lui aussi dans l'engrenage de séduction de la littérature. Il lui a donc fallu nier l'existence de la poésie pour mieux détruire de l'intérieur et par petites touches l'idole de la grande littérature (xvii^e et xviii^e siècle) qu'il a remise en un certain sens sur la sellette, plus tard, en fondant Fiction & cie au Seuil.

BERTRAND LAVERDURE